

# Pourquoi l'occitan?

Gérard Ligozat

Je parle l'occitan, dans sa variété vivaro-alpine, qui est parlée dans le sud des Alpes françaises, la Drôme, l'Ardèche, ainsi que dans douze hautes vallées alpines du Piémont italien.

Mes deux parents, originaires de la région de Gap, parlaient cette langue dans leurs familles, celle de mon père au sud de Gap, et celle de ma mère au nord, dans le Champsaur. Pour mon père, qui avait une clientèle paysanne dans la région de Gap, l'occitan était la langue dans laquelle il conversait autour d'un verre de vin, une fois le marché conclu. Pour ma mère, c'était une langue plus privée, qu'elle utilisait en famille, mais de façon non systématique. L'occitan lui échappait, pour ainsi dire, ce qui l'amusait beaucoup. Je pense que grâce à ma mère, j'ai pu mesurer très tôt la charge affective très particulière liée à l'usage de cette langue. Grâce à mon père – il m'arrivait plus d'une fois d'être présent au café où se concluait le marché, et de me voir offrir un diabolo grenadine par tous ces hommes sérieux qui se détendaient un peu avant de retourner à la ferme – j'ai pris conscience que oui, l'occitan – le patois comme disait tout le monde autour de moi, est une langue apte à traiter des affaires sérieuses, et pas simplement une langue de l'affect intime.

Agé d'une dizaine d'année, j'ai commencé à passer les vacances d'été dans une ferme dont mon père connaissait les propriétaires. J'étais « commis », jeune employé agricole, chargé de la garde d'un troupeau d'une quinzaine de vaches dont le lait, placé dans des bidons de cinquante litres, était récolté chaque matin pour être transformé en poudre de lait dans l'usine d'une grande multinationale. Dans cette ferme, l'occitan était la langue de travail, et j'ai dû très vite transformer la connaissance passive que j'avais de la langue en une connaissance active.

Toutefois, ce n'est que quelques années plus tard que j'ai pu relier cette connaissance d'une langue que l'on pouvait sans difficulté utiliser pour commander dans les cafés gapençais avec une connaissance synthétique sur ce qu'est la langue d'oc. Une première découverte fut la lecture, dans un ouvrage de grande vulgarisation – belge, bénis soient les Belges qui ne souffrent pas des œillères que la République française impose à ses enfants – d'un article sur la littérature médiévale en occitan. Les troubadours, ce n'était donc pas ces amuseurs un peu ridicules déclamant leurs vers et leurs chansons sous les fenêtres des dames, mais de grands et souvent très savants poètes, qui ont élaboré un univers poétique dont l'influence a touché toute l'Europe ? De fil en aiguille, j'en arrivais à la lecture d'Ezra Pound sur les littératures romanes, ouvrage d'un charme extraordinaire, même si j'imagine il est, de nos jours, quelque peu hors des canons de la recherche dans le domaine.

Ensuite, le choc de la nouvelle chanson occitane des années 1970-1980. Voilà des gens qui parlent de questions qui m'intéressent, qui chantent des poèmes superbes, et tout cela dans la langue d'oc. Et, lorsque j'ai l'occasion de fréquenter des milieux occitanistes, la pertinence du slogan « l'unité dans la diversité » de la langue occitane : languedociens, provençaux, limousins, ces gens là parlent certes différemment, mais je les comprends et ils me comprennent.

Est-ce que j'utilise cette langue autour de moi ? Oui, dans la mesure où je peux le faire, vivant dans la région parisienne. Issu d'une fratrie de trois enfants, je mesure dans ma propre famille la difficulté, pour ne pas dire la vanité, des enquêtes tentant de mesurer la pratique de nos langues si longtemps minorées pour ne pas dire niées. Dans une famille de cinq personnes, combien parlaient ? Mon père, certainement. Ma mère, à l'occasion. Les deux, une compétence parfaite. Les enfants ? Je sais que je peux parler avec mon frère et ma sœur, et qu'ils me comprennent. Parlent-ils ? Pas spontanément. Peuvent-ils parler ? Oui, mais pas sans être sollicités. Alors, pourcentage ?

Est-ce important pour moi de transmettre cette langue ? Oui, et cela d'autant plus que c'est une langue malmenée, et que de plus mon dialecte n'est pas le plus "grand" des dialectes occitans. Je pense que transmettre cette langue est un acte primordial pour ne pas renier mes ancêtres qui l'ont parlée depuis plus de mille ans, même si eux n'avaient pas conscience de la richesse dont ils étaient dépositaires. Je me réjouis de voir de jeunes enfants qui parlent, et je regrette d'autant plus le gâchis qui fait que, habitant dans mon enfance près du cours Frédéric Mistral, je n'avais aucune idée de qui était ce personnage, ignorant qu'il était un grand poète dans ma langue, un grand lexicologue, et qu'il avait obtenu le prix Nobel de littérature en 1904. Mais dans le contexte français un oiseau inclassable : un grand poète français ? non, il n'écrivait pas en français. Un grand poète étranger, alors ? Non, il était citoyen français. Donc pas de place pour ces hurluberlus. Pas de place du reste pour la littérature des troubadours, dont la langue – ah bon, ce n'est pas du français ? - est si proche de la langue moderne. On se désole en lisant ce que Koschwitz, un grand linguiste allemand, enseignant à l'université de ce qui est aujourd'hui Wrocław, en Pologne, et était à l'époque Breslau, écrivait en 1894 dans un petit ouvrage destiné à ses étudiants – ouvrage écrit en français – sur la langue des écrivains provençaux disciples et successeurs de Mistral : « J'ai cru superflu de mettre en tête de la grammaire une histoire de la langue provençale<sup>1</sup> : les faits importants sont universellement connus (au moins en dehors de la France). » Tout est dit. Lorsque, tout récemment, disparaissent trois des grands écrivains en langue d'oc du vingtième siècle, Robert Lafont, Bernard Manciet, et Max Rouquette, ne se sent-on pas obligé en France de souligner que, tout d'abord, ils maîtrisaient parfaitement le français, et si possible, que d'autre part, ils n'avaient aucune sympathie pour le régionalisme. Excusez-les donc, ils écrivaient dans leur langue, mais ils auraient aussi bien pu le faire en français ! C'est ce qu'en leur temps déjà de bonnes âmes écrivaient à propos de Mistral.

Est-il possible que rien n'ait changé depuis ? L'ignorance de tant d'adversaires des langues « régionales » est-elle toujours aussi grande, même si (je ne dis pas « surtout si ») ce sont des académiciens ?

Gérard Ligozat  
30, rue de la Grande Coudraie  
91190 Gif-sur-Yvette  
[gligozat@gmail.com](mailto:gligozat@gmail.com)  
tél. 06 19 38 21 04

---

1 À l'époque, « langue provençale » désigne la langue d'oc, ou occitan.